

FRANÇOISE PÉTROVITCH

Recherche de rencontres possibles

Lóránd Hegyi

L'approche des oeuvres exposées est radicale, aucun espace n'est laissé libre pour d'éventuelles histoires secondaires, des anecdotes ou des remarques hors du champ du motif sélectionné, lequel monopolise toute l'attention du spectateur. Celui-ci se rend compte qu'il n'est confronté qu'à certains objets, corps ou fragments de corps et n'a pas à se soucier du reste, comme si le monde n'existait pas en dehors d'eux. Le choix est si radical, la présentation si cloisonnée qu'aucun autre univers ne peut coexister avec les éléments sélectionnés. Une concentration pénétrante et exclusive est exigée de l'observateur et l'absorbe complètement. Seul existe ce phénomène momentanément en face de nous, en cet instant rien que pour nous, spectateurs privilégiés que nous sommes. Un cadeau inattendu offert seulement une fois, ici et maintenant et jamais plus ensuite, comme une décoration ou un privilège.

Il y a quelque chose de dramatiquement ambivalent dans cette exclusivité émotionnelle impatiente et maximaliste, dans cette ardeur volontariste à tout vouloir posséder, sans aucun compromis. Un extrémisme passionné et possessif, sous tension et dangereusement divergent. D'un côté le maximalisme enfantin qui souhaite tout avoir et tout garder, c'est la possession totale poussée ad absurdum, l'amour exclusif poussé au maximum. D'un autre côté il y a l'amour possessif totalitaire qui offre le don sans compromis, le total renoncement à soi, l'identification radicale avec l'objet aimé, rêvé, choisi et gardé.

Le maximalisme apparemment enfantin et donc anodin, l'acharnement à vouloir posséder exclusivement un objet évoque l'exagération hystérique d'un sentiment très répandu, celui de l'amour totalitaire, qui se manifeste par l'hystérie, l'extase du sacrifice et le don total destructeur. Ces deux extrêmes se retrouvent dans les différentes formes d'expression de l'attitude infantile (agression, hystérie, jalousie) autant que dans celles de l'amour profond et passionné capable par son énergie extraordinaire de renverser des situations conventionnelles et rationnellement fondées pour créer de nouvelles constellations microsociales, modifier des systèmes de valeurs et des limites de tolérance, bref, pour créer de nouvelles formes de vie.

Cette tendance à l'autodestruction, au sacrifice extatique, à une identification totale avec l'autre entraîne des attitudes certes héroïques et romantiques, mais aussi masochistes, répressives, exclusives et totalitaires. Une caractéristique de l'ambivalence dangereuse et asociale de sur-réactions extrêmes et de comportements émotionnellement exagérés. L'amour exclusif se convertit souvent et très facilement en une haine terrible contre tout ce qui se distingue de l'objet

amoureux. Le sacrifice passionnel, l'identification malade et infantile avec l'Autre qui est adoré sans réserve, aboutissent souvent à une haine pathologique contre soi-même et contre tous les signes divergents que peut donner l'Être aimé. On peut en arriver très vite à des désirs de destruction contre tout ce qui rend l'Autre différent, au nom d'une autoprotection malade et xénophobe.

Chez les enfants, cette attitude extrême reste dans le cadre de l'infantilisme normal, biologique, généalogique et lié aux différents âges, et cela malgré leur émotionnalité, leurs gestes exagérés, leurs sur-réactions trop intenses ou violentes. Dans le monde des adultes par contre, les comportements extrêmes deviennent dangereux, destructeurs et autodestructeurs, répressifs et totalitaires, pathologiques et menaçants. Avec des conséquences terribles et imprévisibles. Le génie de l'art de Françoise Pétrovitch se manifeste notamment dans la précision si émouvante avec laquelle elle dévoile ces mécanismes pathologiques, ces perspectives terrifiantes et tout ce potentiel destructeur. Tout en restant dans le contexte des attitudes standard apparemment infantiles et ludiques. On ressent la présence d'une pathologie démoniaque, hystérique et incontrôlée, mais elle est dissimulée sous les gestes apparemment innocents de l'enfance.

La narrative de Françoise Pétrovitch est sobre et pondérée, elle se limite à très peu d'éléments. L'enfance, ce n'est pas ici le monde opulent des contes du 19^{ème} siècle, il n'y a ni anecdotes, ni figures et événements secondaires. Seule compte la banalité d'une vie quotidienne où il semble ne rien se passer, mais qui porte en elle pathos, hystérie, vandalisme et cruauté. Il y plane comme le signe précurseur d'une catastrophe, comme un sentiment de malaise dont on ne peut pas se débarrasser. Et pourtant, dans ce monde bizarre de l'enfance, tout semble provisoirement dans l'expectative : le signe qui inquiète, la sensation désagréable, l'insécurité inexplicable, l'absence de confiance envers des personnages et des objets (qui peuvent constamment échapper à tout contrôle), l'ambivalence des apparitions (qui peuvent renfermer quelque chose d'autre, d'obscur, de pathologique, de destructeur). Le seul fait qu'une explosion monstrueuse ou une transformation traumatisante puisse se produire à chaque instant, dévoilant les traits profonds mais insupportables de nos profondeurs psychopathologiques avec leurs moments destructeurs et autodestructeurs, emplit l'atmosphère scénique d'ombres accablantes.

L'ambivalence exaspérante de ce monde enfantin soi-disant innocent mais qui engendre appréhension et méfiance se mêle à une stratégie esthétique déroutante, qui s'exprime par la remise en question de compositions apparemment bien expressives et décoratives. Même si les personnages et les motifs n'existent que par eux-mêmes, il n'en résulte aucune hiérarchie dominante, aucune hégémonie monumentale. Les objets représentés ne sont pas des phénomènes absolus, intemporels et inévitables, bien au contraire. Leur fragilité, leurs fragments d'imperfection, la légèreté supposée de leur tracé pictural évoquent plutôt une éphémérité douloureuse et instable, le fruit d'un hasard passager. Ce contraste est

d'autant plus surprenant que la surface peinte représente une végétation touffue, sensuelle et très décorative qui prête à l'admiration hédoniste et fait presque oublier l'inquiétude et la méfiance fondamentales. En admirant la beauté passagère des surfaces sensuelles, on oublie les précautions élémentaires qui nous protégeraient du sentiment alarmant d'un danger imminent. C'est là que Françoise Pérovitch déchire radicalement le voile du scandale et des interdits. Elle a le courage et l'habileté nécessaire pour faire ressortir sans aucun compromis l'immense potentiel de cruauté et de destruction pathologique qui peut se cacher derrière l'innocence des situations.

Sur les toiles de Françoise Pérovitch, les corps et les objets se dessinent dans un espace vide et non-concrétisé tels des corps étrangers provisoires, transparents et immatériels. Cette légèreté n'est pourtant ni décorative ni harmonieuse, elle suggère simplement que les objets ont été oubliés dans la nature. La sensualité exceptionnelle de la matière, la séduction des surfaces peintes et le mélange raffiné des contours rigoureux sont certes décoratifs, mais l'esthétique provient surtout des sensations psychopathologiques, de la menace de violence, du sentiment d'éphémérité, de soumission et de disparition cruelle, et encore plus de la déchéance physique et de la chute.

Dans ses tableaux si peu spectaculaires, l'artiste parvient à nous transmettre une incroyable complexité psychopathologique. Des objets et des corps tristes et solitaires sont là par hasard, mais recèlent tout un potentiel d'agressivité et d'autodestruction, de sur-réactions irrationnelles et explosives. Les énigmes, l'appréhension, l'égoïsme maladif et l'exclusivisme en viennent paradoxalement à symboliser la solitude et la défaillance. L'amour totalitaire se transforme en haine contre tous les Autres différents, le sacrifice et l'auto-identification deviennent autodestructeurs. Chaque chose se transforme en son contraire. L'objet exposé est lancé dans l'univers, il concrétise son égoïsme pathologique, son incapacité à la générosité et au don amoureux, son exclusion douloureuse, sa damnation éternelle et son isolement. Une transformation permanente aussi dramatique psychologiquement se greffe sur des décors sobres et sans états d'âme, grâce à une formidable narrative sous-jacente qui interpelle notre positionnement éthique et émotionnel.